

REMARQUES
SUR
LA « PRÉHISTOIRE » DU TEXTE DE TACITE

PAR
M. L.-A. CONSTANS

EXTRAIT
DES MÉMOIRES PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS
À L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
TOME XIII, II^e PARTIE



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCXXVII

Bibliothèque Maison de l'Orient



135604

REMARQUES

SUR

LA « PRÉHISTOIRE » DU TEXTE DE TACITE

PARIS

C. KLINCKSIECK, LIBRAIRE

RUE DE LILLE, 11

REMARQUES
SUR
LA «PRÉHISTOIRE» DU TEXTE DE TACITE

PAR
M. L.-A. CONSTANS

EXTRAIT
DES MÉMOIRES PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS
À L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
TOME XIII, II^e PARTIE



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCXXVII

REMARQUES

SUR

LA « PRÉHISTOIRE » DU TEXTE DE TACITE.

Ce que je propose d'appeler la préhistoire des textes n'est certes pas une *terra incognita*; depuis longtemps les philologues se sont avisés de l'intérêt qu'il y a à remonter par la pensée à l'archétype des manuscrits que nous possédons, et souvent on a essayé de se figurer avec précision, d'après les éléments que nous fournissent nos textes, quels étaient les caractères du ou des manuscrits disparus d'où dérivent les manuscrits conservés. L'exemple classique de ce genre de recherche est celui de Lachmann et de sa reconstitution de l'archétype de Lucrèce. Mais aussi l'exemple de Lachmann montre quels sont les dangers d'une semblable entreprise : car il a été démontré que sa construction était sur plus d'un point fragile. Déjà la préhistoire a sur l'histoire cette énorme infériorité de ne disposer que de monuments peu nombreux, se répartissant en un nombre restreint de catégories, et qui tous, sauf quelques rares exceptions discutées ou peu instructives, sont anépigraphe. Mais du moins le préhistorien travaille-t-il sur des

documents de l'époque qu'il étudie. Tout autre est la situation pour ce que j'appelle la préhistoire d'un texte, c'est-à-dire l'histoire d'un texte antérieurement au plus ancien manuscrit qui nous en soit parvenu. Ici, il s'agit de remonter du connu à l'inconnu, par un ensemble d'inductions extrêmement délicates; le point de départ est ici fourni par le texte lui-même, par ses fautes et ses lacunes, par les fautes et les lacunes particulières des divers manuscrits qui nous l'ont transmis. Quelles que soient les difficultés de la tâche, on peut, me semble-t-il, en usant d'une méthode prudente, arriver à déterminer avec un degré de probabilité suffisant quelques-uns des caractères d'un archétype disparu : ces caractères apparaissent à travers le texte convenablement observé comme se révèle sous le réactif chimique la première écriture d'un palimpseste. Ici comme dans les sciences physiques, la valeur de l'hypothèse, son degré de probabilité, se mesure à son utilité : quand elle rend compte de fautes jusqu'ici inexplicables et justifie des corrections qui pouvaient jusqu'à présent passer pour arbitraires, à mesure que se multiplie le nombre des découvertes philologiques qu'elle engendre, ses chances d'être vraie augmentent, et ce qui n'était qu'hypothèse tend à devenir fait certain.

J'ai soumis à une étude de ce genre le texte du *Bellum gallicum*, et suis arrivé à des résultats que je considère comme très probables : les deux classes de manuscrits que l'on désigne couramment par les lettres α et β dérivent d'un archétype commun qui était écrit en lignes comptant chacune une vingtaine de lettres; ces lignes étaient réparties sur chaque page en deux colonnes de 15 ou 16 lignes⁽¹⁾. Aujourd'hui j'apporte une

⁽¹⁾ Cf. *Revue des Études anciennes*, 1925, p. 279-296.

hypothèse, que je crois vraie aussi, sur le texte de Tacite. Il s'agit, plus précisément, de la partie de l'œuvre de Tacite qui nous a été transmise par le fameux manuscrit de Florence connu sous le nom de *Mediceus alter* (*Med.*, 68, 2). Ce manuscrit contient, à côté des œuvres les plus importantes d'Apulée, les livres XI à XVI des *Annales* et tout ce que nous possédons des *Histoires* (I à V, 26). Il provient du monastère du Mont-Cassin, où il a été copié dans la deuxième moitié du XI^e siècle; les caractères sont ceux de l'écriture dite lombardique, ou mieux bénéventaine, dont se servaient alors les moines bénédictins de l'abbaye. Nous possédons pour les *Histoires* et pour la deuxième partie des *Annales*, outre ce manuscrit, un grand nombre de manuscrits du XV^e siècle; mais tous dérivent du *Mediceus*, y compris le *Vaticanus* 1958, auquel on a voulu récemment, sans raisons valables, attribuer une place à part et une valeur exceptionnelle⁽¹⁾. On voit par là quelle est l'importance du *Mediceus alter*. Ce manuscrit nous est parfaitement accessible grâce à la belle reproduction photographique qui en a été publiée au tome VII des *Codices graeci et latini* de De Vries. Il est loin d'être d'une lecture facile et d'offrir un texte irréprochable. Les fautes y abondent. C'est précisément la nature de certaines de ces fautes qui va nous permettre de remonter au delà du manuscrit et de nous engager dans la préhistoire du texte⁽²⁾.

Je commencerai par les observations les plus aisées, et que l'on n'a pas manqué de faire déjà, pour en venir ensuite à cer-

⁽¹⁾ Cf. GRAT, *Mélanges de Rome*, XLII (1925), p. 31, et mon article dans la *Revue des Études latines*, 1926, p. 259.

⁽²⁾ J'emprunte mes exemples aux *Histoires*, et seulement à titre exceptionnel

aux *Annales*. Dans mes références, les renvois aux lignes correspondent aux lignes de l'édition savante Hachette, due à M. H. Goelzer pour les *Histoires*, à E. Jacob pour les *Annales*.

tains faits qui n'ont pas été remarqués jusqu'ici, et qui sont particulièrement instructifs.

1° Un grand nombre de fautes proviennent de ce que des mots qui étaient écrits dans le modèle à la suite l'un de l'autre sans intervalle ont été mal séparés par le copiste. Par exemple :

I, 18, 13 : *addita ut* pour *addit aut*.

II, 26, 17 : *aduersorum ore* pour *aduerso rumore*.

76, 34 : *domito rex terni* pour *domitor externi*.

IV, 2, 10 : *intrabo uillas* pour *intra Bouillas*.

Les faits de ce genre ne se comptent pas. Il est très clair que le *Mediceus alter* provient, directement ou indirectement, d'un manuscrit en *scriptura continua*.

2° Un cas particulier de mauvaise coupure nous avertit d'un autre caractère de l'archétype. On rencontre fréquemment des fautes du type de celles-ci :

III, 17, 14 : *armę quosque* pour *arma equosque*.

55, 3 : *secutę classicis* pour *secuta e classicis*.

55, 4 : *lectę quis* pour *lecta equis*.

Les fautes de cette espèce suffiraient, à elles seules, pour nous avertir que dans l'archétype la diphtongue *ae* était écrite par les deux lettres : si, en effet, elle avait été représentée par un *e* « cédillé », le copiste aurait reproduit *ę* quand il l'aurait trouvé, mais, en présence de *ae*, aurait été averti qu'il ne s'agissait pas d'une diphtongue. Il y a mieux, et la faute inverse, qui se présente fréquemment, nous offre une preuve plus directe. Souvent le copiste, en présence de la désinence *ae*, a séparé les

deux lettres, attribuant l'une au premier mot, l'autre au second.
Par exemple :

I, 1, 21 : *qua esentias* pour *quae sentias*.

62, 17 : *interrita ealitis* pour *interritae alitis*.

Scriptura continua, notation des deux lettres *a-e* dans la diph-
tongue, voilà deux caractéristiques très nettes de l'archétype
qui apparaissent au premier examen. Est-ce tout ce qu'on peut
dire de lui? Il s'en faut, et nous arrivons aux remarques les
plus importantes, celles qui vont nous révéler l'écriture du
manuscrit originel et, approximativement, sa date.

Les confusions de lettres sont, dans le *Mediceus*, particuliè-
rement fréquentes. Il en est parmi elles qui ont une origine
non point graphique, mais psychologique. Par exemple, I, 31,
17 : *festum incestis* au lieu de *Celsum infestis*. L'erreur est un de
ces lapsus qui se produisent couramment dans l'élocution, et il
n'en faut pas chercher la cause dans la forme des lettres que le
scribe avait sous les yeux. De ces fautes je ne parlerai pas, car
elles ne peuvent rien nous apprendre sur le manuscrit d'où le
Mediceus dérive. Au contraire, je retiendrai les confusions de
lettres qui paraissent — et beaucoup sont dans ce cas — être
dues à la ressemblance de certains caractères entre eux. Après
avoir recherché, classé, étudié de près ces fautes graphiques,
je crois pouvoir affirmer que parmi elles il en est qui s'ex-
pliquent par une mauvaise lecture d'un texte écrit en cursive
romaine du II^e ou du III^e siècle, et qui ne s'expliquent pas
autrement.

Le *Mediceus* écrit assez souvent *a* pour *r*. Par exemple :

I, 7, 14 : *praeminuit iā* pour *parem inuidiam*. Le groupe *ar a*

été lu *ra*. La confusion de *r* et de *a* est des plus aisées en cursive du II^e-III^e siècle; ligaturées, les lettres *ar* et *ra* forment deux groupes identiques (cf. p. 513).

On voit que la faute s'explique très aisément si l'on part d'une graphie comme celle-là. Par contre, elle ne s'explique ni par la capitale, ni par l'onciale, ni par la cursive du V^e-VI^e siècle, ni par l'écriture bénéventaine, ni par aucun autre type d'écriture du pré-moyen âge.

III, 5, 15 : *Rheni*. Rhenanus a proposé la correction *Aeni*, que tous les éditeurs adoptent. Elle a été suggérée à Rhenanus par le contexte (l'Inn, et non le Rhin, séparait la Rhétie et le Norique); elle nous sera imposée aujourd'hui par des raisons d'ordre graphique.

La lettre *p*, en cursive du II^e-III^e siècle, a une forme voisine de celle de *a* et de *r*. D'où des confusions entre *p* et *r*, entre *p* et *a*. Par exemple :

Ann., XIV, 28, 10 : *frisoribus* pour *fratris opibus*.

Hist., I, 31, 3 : *par signas*. La correction de Meiser, *rapit signa*, adoptée par les plus récents éditeurs, prend une valeur nouvelle si on reconnaît pour origine de la faute une confusion entre les deux groupes *par* et *rap* (cf. p. 513).

III, 76, 5 : *gladiatoribus pollinaris* pour *gladiatoribus Apollinaris*. L'omission de *a* a été facilitée par la ressemblance de *a* et de *p* : la faute rentre dans la catégorie de ce qu'on nomme des *aplographies*. C'est ce qu'on pourrait appeler une *pseudo-aplographie*. Un exemple des *Annales*, XV, 22, 7, unit dans une seule faute complexe les confusions entre *a* et *r*, *r* et *p* :

interra et atio pour *interpretatio*.

La cursive romaine du II^e-III^e siècle explique admirablement que *interpr* ait pu être lu *interra*, et je ne crois pas qu'une autre écriture l'explique (cf. p. 513).

n cursif, qui ne diffère pas essentiellement de l'*N* de la capitale, peut facilement être lu *ri*. Cette confusion nous rend compte de la faute I, 70, 16⁽¹⁾ :

alpe triaria pour *ala Petriana*.

Le deuxième *a* de *ala* a été omis devant *p*, par pseudo-aplographie; et le groupe *triana* a été lu *triaria* (cf. pl. I).

Inversement, *r* cursif a été lu *n* dans l'exemple suivant :

I, 33, 10 : *indignatione languescat* M; *indignatio elanguescat* Gronove; *indignatio relanguescat* Halm. Cette dernière conjecture nous paraît fortement appuyée par nos observations sur la graphie de l'archétype. Et des ligatures pouvaient rendre la confusion plus aisée encore (cf. p. 513).

Le *Mediceus* confond fréquemment *t* et *r*. Cette confusion est très aisée en cursive du II^e-III^e siècle et seulement dans cette écriture :

I, 37, 25 : *perierunt* M, *petierunt* Ritter, conjecture que les plus récents éditeurs adoptent.

I, 40, 3 : *trospectu* pour *prospectu*.

IV, 55, 12 : *scrutari* M, *scrutati* Pichena, Halm. M. Goelzer a gardé *scrutari*; mais la conjecture de Pichena, que le contexte

⁽¹⁾ Ce passage appartient à une lacune connue, indirectement, par deux copies, du *Mediceus*; mais le texte de M nous est Laur. 63, 4 et 5.

conseille, prend, semble-t-il, une valeur nouvelle dans l'hypothèse d'un archétype en cursive.

IV, 83, 24 : *pararentur* pour *patrarentur*. Dans un groupe de six lettres très semblables entre elles, *patrar*, il y en a eu une de sautée par pseudo-aplographie.

I, 2, 5 : *in occidentes returbatum* pour *in occidente res turbatum*. La transposition de *s* a été facilitée par la ressemblance des deux groupes *te, re*.

t et *p* ont été confondus dans :

III, 6, 9 : *Alpini* pour *Altini*.

La lettre *f* est confondue avec *e, t, i* et *s*.

e pour *f*. Ann., XIV, 16, 8 : *discordiæ rueretur* pour *discordia frueretur*.

f pour *e*. Hist., IV, 71, 23 : *igeret* pour *erigeret*.

t pour *f*. I, 47, 7 : *omissime tot fensas* pour *omississet offensas*.
III, 12, 13 : *tuscum* pour *Fuscum*.

f pour *t*. I, 51, 12 : *confractae* pour *contractae*.

i long pour *f*. II, 56, 3 : *ias* pour *fas*.

95, 5 : *iecisset* pour *fecisset*.

III, 83, 7 : *iacies* pour *facies*.

On remarquera que cette confusion ne se produit que lorsque *i* est la première lettre du mot : c'est qu'alors, sur le manuscrit originel, l'*i* initial était noté par un I long.

s pour *f*. IV, 67, 12 : *soedera* pour *foedera*.

Les confusions de *f* avec *e* s'expliquent également par la capitale et par la cursive; celle de *f* avec *i* et *s* s'expliquent par la cursive et seulement par elle; celles de *f* avec *t* ne s'expliquent que par la capitale ou l'onciale, elles relèvent soit d'un manuscrit en capitales, peut-être antérieur au prototype de *M*, soit d'un manuscrit postérieur en onciales.

Le groupe *ci*, en cursive, a pu être pris pour un *u* (cf. p. 513).

IV, 22, 13 : *lausque* pour *lucisque*.

L'ensemble des remarques que je viens de faire nous permet d'apercevoir, sous le texte du *Mediceus alter*, un texte en cursive romaine dont l'alphabet était celui qui est figuré à la planche de la page 513.

Si l'on consulte les documents en cursive romaine qui nous sont parvenus, et spécialement les papyrus, on arrive à cette conclusion que l'alphabet du *pré-Mediceus* s'apparente étroitement à l'écriture cursive du II^e-III^e siècle ap. J.-C. La cursive des V^e et VI^e siècles en est, au contraire, sensiblement éloignée : elle n'autorise plus, notamment, les confusions de *r* avec *a* ni avec *p* ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Voir en particulier, comme se rapprochant le plus de l'écriture qui devait être celle de notre prototype : Grenfell et Hunt, *Oxyrhynchus Papyri*, VII, 1022, pl. I, lettre du préfet d'Égypte à un préfet de cohorte, 103 ap. J.-C.; VI, 894, pl. VI, acte de naissance du temps de Septime Sévère; Steffens, *Lateinische Palaeographie*, 2^e éd., pl. 9, papyrus de 166 ap. J.-C. Cf. aussi les tablettes de cire, portant

un acte de naissance de 128 ap. J.-C., publiées en 1923 par M. Kelsey dans *Transactions of the American Philological Association*, LIV (1923), p. 188-195, pl. I-IV. On comparera, comme exemplaires de cursives des V^e et VI^e siècles, les fragments de Cicéron (*De imp. Cn. Pompei, Verr. II, Pro Coelio*) retrouvés sur des papyrus d'Oxyrynchos (*Ox. Papyr.*, VIII, 1097, pl. VI, et X, 1251; cf. I, 20).

Le moine du Mont-Cassin qui a copié le *Mediceus* aurait-il donc eu sous les yeux un manuscrit du temps des Antonins ou des Sévères ? C'est assez peu vraisemblable, et je ne le prétends pas. Tout au contraire, je suis persuadé qu'il y a eu, entre le *Mediceus* et le prototype dont certains traits apparaissent à travers son texte, une ou plusieurs copies. Le livre II des *Histoires* offre un passage qui a été corrompu par l'intrusion d'une glose de Luctatius Placidus, qui vivait au VI^e siècle, peut-être au V^e. Ce passage est le suivant : II, 28, 10 : *sin uictoriae sanitas sustentaculum columen in Italia uerteretur*. Meiser a montré que les mots *sanitas sustentaculum* reproduisaient une glose de Luctatius Placidus ainsi conçue : *columen uel sanitas uel sustentaculum, quia a columna fit*. Donc il y a eu entre le manuscrit du II^e ou du III^e siècle et le *Mediceus* au moins un manuscrit qui n'est pas antérieur au VI^e siècle.

Il convient maintenant, après avoir demandé aux fautes du *Mediceus alter* ce qu'elles sont susceptibles de nous révéler au sujet de la préhistoire du texte, d'interroger les interversions et lacunes que présente ce manuscrit, de voir si elles peuvent nous apporter un supplément d'information, et particulièrement si elles confirment ou infirment l'hypothèse que je viens de formuler.

On constate dans le *Mediceus* des lacunes qui sont dues à la perte de feuillets du *Mediceus* lui-même, comme en témoigne clairement leur étendue : de celles-là, nous n'avons pas à nous occuper. Mais on y remarque aussi trois interversions qui doivent être attribuées au déplacement de feuillets de l'archétype. Ces trois interversions sont groupées : deux au livre III et une au livre IV des *Histoires*. Je commencerai par la dernière, car elle est, me semble-t-il, révélatrice.

Au chapitre 46, 5, après les mots *sed immensa pecunia*, le *Mediceus* porte *ferunt ne crinantium*, mots qui appartiennent au chapitre 52, 2 : ici s'est intercalé un texte (52, 2 — 53, 23) qui occupe 38 lignes de l'édition Goelzer. Après quoi, à la suite de *defuisse crede*, le texte interrompu reprend; on lit : *tanta uis hominum*, etc., suite de la phrase laissée inachevée au chapitre 46, 5, et qui se lit : *sed immensa pecunia tanta uis hominum retinenda erat*. On a alors le texte 46, 5 — 52, 2, qui remplit 118 lignes de l'édition Goelzer; ceci représente presque exactement trois fois l'étendue du texte intercalé 52, 2 — 53, 23. Après les mots *sermone orasse* de 52, 2, le scribe, au lieu d'écrire la suite de 53, 23, *defuisse crede*] *batur*, a écrit *dicebatur* : c'est-à-dire que, trouvant en haut d'un feuillet un inintelligible *batur*, il l'a complété en *dicebatur*. De là il résulte clairement qu'un feuillet portant l'équivalent de 38 lignes du texte de l'édition Goelzer a été déplacé et mis trois feuillets en deçà de sa place normale. Supposons, par exemple, qu'il ait dû porter le n° 30, le feuillet 30 a été placé après le feuillet 26 : on a eu l'ordre erroné suivant : 26, 30, 27, 28, 29, 31, etc. Les syllabes *crede*, commencement du mot *credebatur*, terminaient la dernière ligne du feuillet 30, le feuillet 31 commençait par les syllabes *batur*, fin dudit mot.

Ces feuillets étaient-ils écrits au recto et au verso, ou seulement sur un seul côté ? La question a un intérêt capital, car s'ils ne portaient d'écriture qu'au recto, nous n'aurions pas affaire à un *codex*, à un livre, mais bien à un *uolumen*, à un rouleau de papyrus, découpé en pages, pour être placé dans une bibliothèque, au moment où l'usage du livre devint général. Or, un *codex* dont les pages n'auraient contenu comme texte que l'équivalent de $38/2 = 19$ lignes de l'édition Goelzer, cela paraît assez difficile à admettre.

Considérons maintenant les deux autres interversions. La première porte sur les deux passages du livre III, 5, 2 — 7, 11 et 7, 11 — 9, 22, celui-ci ayant été mis avant celui-là; ces deux passages ont une étendue très sensiblement égale : ils comptent, le premier 42 lignes, le second 44 lignes de l'édition Goelzer. La deuxième interversion porte sur les passages 65, 7 — 67, 9 et 67, 9 — 69, 23; ces deux portions de texte remplissent chacune 48 lignes de l'édition Goelzer. Nous avons, dans les deux cas, l'insertion d'un feuillet avant celui qu'il devait suivre. Ces feuillets portaient, surtout ceux de la dernière interversion, des textes sensiblement plus étendus que les feuillets intervertis du livre IV. Qu'est-ce à dire? Cette constatation serait-elle pour infirmer mon hypothèse de feuillets écrits d'un seul côté? Pas le moins du monde : elle nous apporte, au contraire, une confirmation de ce que j'ai avancé : car la différence d'étendue des textes de chaque page est plus limitée dans un *codex* que dans un *uolumen*. Dans le *codex*, elle est limitée non seulement par la hauteur uniforme des pages, mais aussi par leur largeur uniforme : en sorte que — sauf les cas où on laisse un blanc pour une cause accidentelle, par exemple en raison d'un défaut dans le parchemin — la longueur moyenne des lignes doit être constante. Dans un *uolumen*, seul le nombre des lignes est limité par la hauteur de la bande de papyrus; mais rien n'empêche que leur longueur varie d'une colonne à l'autre. Ainsi, les inégalités d'étendue que l'on rencontre dans ces trois cas d'intervention nous confirment qu'il s'agit des colonnes d'un *uolumen* transformé en *codex*, et non des pages d'un véritable livre.

Mais, objectera-t-on, comment se fait-il, dans ces conditions, que, pour chaque interversion, l'étendue des textes intervertis soit rigoureusement égale? Je répondrai que c'est précisément

cette égalité qui explique l'interversion : elle donnait aux feuillets une similitude d'aspect qui les a fait prendre l'un pour l'autre.

Je me résume. Si mes observations sont justes et si mes raisonnements ne m'ont pas trompé, il y a à l'origine du *Mediceus alter*, non point comme modèle direct, mais comme prototype auquel le *Mediceus* se rattache par un ou plusieurs intermédiaires mal discernables, un manuscrit en cursive datant de la seconde moitié du II^e siècle ou de la première moitié du III^e : *volumen* de papyrus, rapidement écrit; il s'agissait sans doute d'un exemplaire d'une édition à bon marché, obtenue par la dictée du texte à un grand nombre de scribes qui employaient la cursive pour aller plus vite; mais, tel quel, il était précieux en raison de son antiquité, qui le fait très proche de Tacite lui-même. C'est sans doute ce qui lui valut d'être découpé en feuillets pour figurer parmi les *codices* d'une bibliothèque; à moins, toutefois, que le découpage ait seulement été fait pour la commodité du scribe au moment où le manuscrit fut recopié.